Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 48 (1940)
Heft: 3

Artikel: Stanislas Bonamici et le livre italien à Lausanne
Autor: Ferretti, Giovanni
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-37729

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Stanislas Bonamici et le livre italien à Lausanne [1]

De tout temps Lausanne a contribué, d'une façon non négligeable, à la production du livre italien. C'est au courant du dix-septième siècle — en 1669 — que le premier livre en langue italienne parut, semble-t-il, dans cette ville : c'était la vie d'un pape qui avait joué un rôle important dans l'histoire, de Sixte-Quint [2]. Lausanne, ville protestante, montrait ainsi, au début même de cette activité, l'universalité de ses intérêts spirituels.

Au dix-huitième siècle, en même temps qu'à Genève on publiait une revue de littérature italienne à laquelle Leopardi fait une allusion flatteuse dans son *Zibaldone* [3], une dizaine au moins d'ouvrages en langue italienne étaient publiés par des maisons d'édition lausannoises. Parmi ces ouvrages on remarque quelques traductions ; mais on trouve aussi une grande édition de Pietro Giannone, une des tragédies d'Alfieri, une édition italienne et une traduction française d'un petit livre immortel : le traité *Dei delitti e delle pene* de Beccaria. L'édition italienne, qui doit être comptée parmi les plus anciennes de cet ouvrage, était faite « a richiesta universale » : à la demande du monde entier.

Et nous en arrivons au dix-neuvième siècle, qui n'était pas si stupide qu'on le dit, à Lausanne au moins. En 1834, cette ville abritait Mazzini et d'autres patriotes italiens ; et c'est Mazzini qui y publia une petite brochure

— un pamphlet politique, à vrai dire — sur la question des proscrits. « Ils sont partis » : tel est le titre de ce pamphlet anonyme, qui fut aussitôt épuisé, et qui fut, peu après, réimprimé à Genève et à Paris, et même traduit en allemand. Nous ne connaissons pas le nom de son éditeur, qui n'avait pas, peut-être, des raisons spéciales d'attirer sur lui l'attention de la police : sur la couverture du petit livre on lit tout simplement qu'on pouvait l'acquérir « en France et en Suisse chez les marchands de nouveautés » [4].

Cette édition voyait le jour à l'époque qui est peut-être la plus intéressante du vieux Lausanne ; à l'époque des Vinet, des Monnard ; à l'époque où son Académie, « régénérée » par la loi de décembre 1837, accueillait parmi ses maîtres, à côté de ceux déjà nommés, des savants et des philosophes tels que Juste Olivier et Charles Secrétan, des étrangers illustres tels que Sainte-Beuve, Mickiewicz, Melegari. Cette ville si petite alors, si paisible à la fois et si vivante, exerçait un attrait incomparable sur les esprits cultivés. Son charme était dû aux ressources de la nature et aux qualités des habitants : si accueillants, ces citoyens de Lausanne, si ouverts à toutes les manifestations de la vie intellectuelle européenne, et pourtant si décidés à rester malgré tout eux-mêmes, fidèles à la grande patrie suisse, jaloux de l'autonomie spirituelle de la petite patrie vaudoise..

C'est dans ce Lausanne qu'arriva, en 1842, un jeune homme charmant, un ancien frère capucin, qui était passé depuis quelques années déjà à la règle moins sévère de l'ordre mineur de saint François, et que l'attrait d'une jeune fille avait ensuite poussé à abandonner ce même ordre et sa patrie. C'était Stanislas Bonamici, de Livourne : un homme cultivé, rêveur, plein d'initiative, par-

fois débordant d'activité, riche peut-être plutôt de bonnes intentions que de qualités solides, mais animé d'un ardent amour pour sa patrie.

Avant de venir à Lausanne, ce jeune homme avait demeuré en France et, paraît-il, en Amérique ; la tradition est restée qu'il avait été lecteur de la *Divine Comédie* à Nice, à la cour de l'impératrice de Russie qui y avait passé quelque temps ; il aurait aussi été professeur, pendant quelques mois, à l'Académie de Genève. Une fois à Lausanne, il se maria avec une demoiselle du pays, Emma Bégos, d'Aubonne. Il se proposait d'abord de devenir ministre protestant et fréquenta des cours de la faculté de théologie de l'Académie ; mais bientôt la librairie l'intéressa davantage ; en 1844, il eut de ce fait l'occasion de recueillir la succession partielle de Marc Ducloux [5], qui était alors le principal éditeur-libraire du canton et qui avait décidé de quitter la Suisse. Cette succession fut partagée entre Georges Bridel et Bonamici : celui-ci, imprimeur, avait ses ateliers à l'endroit où les Escaliers du Marché coupent l'actuelle rue Pierre Viret ; l'autre, libraire-éditeur, avait son magasin à la place de la Palud. Un contrat liait les deux amis ; il obligeait Bridel à se servir exclusivement, comme éditeur, des ateliers de Bonamici, tandis que Bonamici, de son côté, s'engageait à ne pas exercer une activité éditoriale quelconque en langue française. Mais celui-ci s'était réservé, en même temps, toute liberté d'action comme éditeur de livres italiens ; et c'est cette branche de son activité, dont il se fit bientôt une mission, qui nous intéresse.

Grâce à lui, de 1845 à 1852 Lausanne fut le centre de production du livre italien le plus important parmi ceux qui existaient alors à l'étranger. Il recueillit la traduction

glorieuse des imprimeries italiennes de Lugano, de Mendrisio, de Capolago; il éveilla heureusement l'émulation de ces établissements [6] et à certains points de vue les surpassa : ses éditions « inondaient l'Italie » [7]. Dans ces éditions figurent les documents les plus vivants de la pensée italienne de son époque; des témoignages fidèles de la vie italienne ; de franches expositions de tous les problèmes les plus saisissants de la nationalité italienne.

Soixante-dix ouvriers travaillaient dans son atelier ; Filippo De Boni, un patriote italien qui demeurait alors à Lausanne, était son fidèle collaborateur ; Melegari lui donnait des consels ; des écrivains italiens de toutes les régions et de toutes les tendances — ceux à tendance réformiste prévalaient alors — lui confiaient leurs ouvrages qui, par la faute des conditions politiques d'alors, ne pouvaient pas être publiés en Italie.

C'est ainsi que, grâce à Bonamici, l'Europe eut la révélation, par une traduction française du fameux petit livre de D'Azeglio, des conditions lamentables de la Romagne sous la domination du Pape [8] ; c'est à lui qu'on doit la publication intégrale de l'histoire d'Italie de Balbo, dont la censure de Charles Albert avait coupé, dans les éditions de Turin, les passages les plus courageux ; c'est de la même façon que des ouvrages d'actualité politique dus à la plume de Durando, de Guerrazzi, de Romagnosi, de Niccolini, de Torelli, du général Allemandi, de Pinelli, d'Ilarione Petitti di Roreto et de tant d'autres, virent le jour à Lausanne [9].

Mais les auteurs auxquels l'activité éditoriale de Bonamici fut spécialement liée, sont Gioberti et Mazzini.

Gioberti vivait à Bruxelles et sa renommée était grande lorsqu'il accepta les offres de notre éditeur [10]. Il désirait se dégager, depuis longtemps déjà, de ses liens

avec Méline, son éditeur belge, qui avait tenu à s'assurer l'exclusivité de la publication de ses ouvrages et cependant ne montrait pas suffisamment d'intérêt, paraît-il, à leur diffusion. C'est à cette époque qu'il annonça son intention d'écrire le *Gesuita moderno,* et tout le monde attendait avec curiosité non dépourvue d'émotion ce «coup de massue» que le grand athlète allait lancer contre la Compagnie de Jésus [11]. Les conditions offertes par Méline pour ce nouveau livre, Gioberti ne les trouva pas satisfaisantes : travailler seulement pour la gloire, il n'en voulait rien ; il se méfiait facilement d'autrui ; doutant de ses propres qualités administratives, il avait chargé son ami Pier Luigi Pinelli, qui ne manquait ni de dévouement pour lui, ni de sens pratique, de régler ses rapports économiques avec ses éditeurs. C'est Pinelli qui dénicha Bonamici ; Bonamici à son tour, qui vivait dans un milieu où la question des Jésuites était alors brûlante — il avait même édité un journal dont le le titre est un programme, l'*Anti-Jésuite* [12] — fut comme halluciné par le sujet du livre et par la renommée dont l'auteur jouissait. Il fit en toute hâte un voyage à Paris pour faire la connaissance de cet homme célèbre [13] ; il s'empara du droit de reproduire ses œuvres déjà publiées ; il n'hésita pas à s'engager à la publication du *Gesuita moderno* en 12 mille exemplaires et au versement de 20 000 francs à Gioberti à titre de droits d'auteur [14].

Gioberti lui-même trouvait cet optimisme exagéré. Il eut d'ailleurs une très bonne impression de Bonamici ; malgré sa méfiance, il le trouvait charmant : c'était un « saint Louis », disait-il, mais « de bonne foi » [15]. Pour surveiller de près l'impression de son livre, il vint lui-même à Lausanne. Il y demeura pendant plusieurs mois, de novembre 1846 à la fin de juin 1847, à l'Hôtel Bellevue

(l'Hôtel Central d'aujourd'hui), dans une chambre dont la fenêtre dominait le panorama du Léman, et, au delà du Léman, les montagnes de son pays natal ; il y recevait les hommages de tout le monde, même des officiers piémontais des garnisons savoyardes, qui venaient à Lausanne pour lui être présentés.

Mais l'affaire tourna mal. Le *Gesuita moderno,* dont les conseillers les plus clairvoyants de Charles Albert favorisaient la publication, était guetté par les Jésuites et par leurs partisans. Des feuilles de ce livre qui faisait si peur furent soustraites, paraît-il, avant la publication, par des espions, grâce à la complicité d'un ouvrier infidèle de Bonamici : elles furent envoyées à Solaro della Margherita, le tout-puissant ministre réactionnaire, qui était aussi le beau-père du secrétaire de la légation du roi sarde en Suisse [16]. Des malentendus surgirent entre Gioberti et Bonamici : « Oh Bonamici ! Bonamici ! Tutto il male vien da lui. Che nome ! Che eufemismo [17] ! » A un moment donné, Bonamici disparut. Sa femme pleurait, se doutant d'une vengeance anticipée des Jésuites [18]. Après une absence de quelques semaines, il revint : il avait été au Tessin, en Piémont et en Suisse : il était désolé ; des caisses contenant des exemplaires du premier volume du *Gesuita moderno* avaient été saisies; des difficultés s'opposaient à sa diffusion dans les Etats du pape et du roi sarde ; on annonçait une réimpression abusive du livre en Toscane. Au moment de la publication, Gioberti n'avait pas touché un sou : « nè ció per colpa dello stampatore, ma di codesti governi italiani che rendono ogni giorno più difficile lo spaccio dei libri nei loro felici domini [19]. » Cela n'empêcha pas Bonamici, quelques mois plus tard, de confirmer ses engagements par un contrat [20]; mais c'étaient des engagements auxquels il ne pouvait

faire face : après de multiples incidents, le pauvre Bonamici, que d'autres créanciers plus exigeants que Gioberti menaçaient, fit faillite ; accablé, il s'enfuit ; il abandonna Lausanne avec sa femme ; il y abandonna ses fils, son atelier, ses ouvriers [21].

Ce fut quelques années plus tard que Mazzini publia dans ce même atelier des pamphlets politiques et des cahiers d'une revue républicaine, l'*Italia del popolo,* en 1849, en 1850, en 1851 [22]. Ce furent les ouvriers de Bonamici, groupés en société («Società editrice l'Unione»), grâce à la suggestion du grand patriote génois [23] et à l'aide bienveillante du gouvernement du canton de Vaud [24]; ce fut avec eux Bonamici lui-même, retour de sa fuite [25] qui travailla pour la cause italienne dans son ancienne imprimerie. Mais sur ce dernier épisode de l'activité de notre éditeur, je me bornerai à mentionner ici un document de l'époque, dont je dois la communication au grand connaisseur du vieux Lausanne qu'est M. G.-A. Bridel [26]. En février 1851, la *Patrie* de Berne publia, comme correspondance de Lausanne, une lettre qui contenait « les belles choses suivantes», ainsi que les définissait le *Nouvelliste vaudois* quelques jours plus tard [27].

« Il est assez important de savoir », écrivait le correspondant anonyme de la *Patrie,* « que les réfugiés, loin de quitter le canton, s'y réfugient plus que jamais. Le fameux Mazzini a élu domicile à Lausanne dans le quartier de la Cité et tout à côté d'une imprimerie dont il dispose pour y faire imprimer tous les écrits infâmes qu'il répand en Europe avec profusion pour la mettre à feu et à sang. Son imprimerie est tenue par un de ses compatriotes, un monsieur Bonamici, ancien prêtre.

» Mazzini fait souvent des courses secrètes à Genève, et puis tantôt il fait croire qu'il est à Londres ou dans le

Tessin, ou ailleurs, pour donner le change aux crédules. »

Le *Nouvelliste,* qui reproduisit la lettre, commentait : « Il est superbe, Messieurs, le métier que vous faites là! » Ce commentaire est éloquent : nous n'en ajouterons pas d'autres. Nous nous bornerons à constater, après avoir connu Bonamici, que cet exilé italien qui joua pendant quelques années un rôle considérable sur la scène du vieux Lausanne, méritait de ne pas être oublié. Il n'était pas sans défauts ; mais son œuvre fut fructueuse : c'est peut-être une compensation du destin, que des hommes qui présentent des points faibles, même à certains points de vue critiquables dans leur vie, puissent laisser de leur existence une trace qui n'est pas dépourvue de lumière.

Si Bonamici fut, comme homme d'affaires et comme homme d'action, trop optimiste, facile à s'engager, inconsidéré, incapable de faire face aux difficultés, il eut aussi des qualités de dynamisme et d'activité inlassable et féconde ; il fit preuve, dans cette activité, d'un esprit large et compréhensif, qui lui permettait, malgré ses tendances quelque peu révolutionnaires [28], d'accueillir dans ses éditions des livres d'hommes d'Etat libéraux aussi bien que de républicains intransigeants ; du représentant le plus éminent du néoguelfisme italien comme de la bête noire de tous les gouvernements constitués, ce « fameux Mazzini » : des protestants, des catholiques, des panthéistes, des athées. Ce n'était pas, à vrai dire, de la neutralité. Tout ce qui était vivant dans la pensée italienne de son temps, à condition que ce fût vivant, il le considérait avec le même intérêt. Il mettait seulement une limite à ses préférences : il fallait, pour être agréé par lui, aimer son pays par-dessus tout.

Giovanni FERRETTI.

NOTES

[1] Je dois remercier M. E. Mottaz, qui a bien voulu me demander pour la *Revue historique vaudoise* ces pages, qui constituent la partie essentielle d'une causerie faite dans la salle du Musée d'art industriel au Palais de Rumine, lors de l'inauguration de l'exposition du livre italien (janvier 1939). C'est le nom de ce même savant que je dois écrire ici parmi ceux qui ont écrit sur Bonamici : on lui doit, en effet, un article remarquable publié dans cette Revue (*L'imprimerie lausannoise et le Risorgimento,* XXXIII, 1925, pp. 189-192). Voir aussi F. Martini, dans l'*Epistolario* de Guerrazzi, Turin, 1891, vol. I, p. 182 ; D. Bonamici, *Catalogo di opere biografiche e bibliografiche,* Lucca, 1893 ; G. Stiavelli, *Un editore benemerito del Risorgimento,* dans *Il Risorgimento ital., Rivista storica,* I, 1908, pp. 863-68 ; *Edizioni italiane di Losanna,* dans *Bollettino storico della Svizzera italiana,* XVI, 1894, pp. 60-64; P. Barbera, dans *Annuario italiano delle arti grafiche* 1912, et dans la revue *L'Alpe,* Florence, 1917, p. 49 suiv. ; E. H(irzel), *Lausanne et le Risorgimento,* dans la *Tribune de Lausanne* du 21 janvier 1925 ; l'article anonyme *Una tipografia italiana del Risorgimento,* dans le *Gutenberg* (Lausanne) du 2 mai 1930 ; et spécialement l'mportant volume de D. Silvestrini, *Una tipografia del Risorgimento : S. Bonamici & C., Losanna 1845-50,* Bellinzona, 1924.

[2] On en trouve la mention dans l'art. cité du *Bollettino storico* etc., p. 60, dont l'auteur dit, cependant, qu'il s'agit d'un livre publié à Lausanne « ou au moins avec la date de Lausanne » : Rogeri, *Vita di Sisto,* V, 2 parti in 1 volume, 12°, Losanna, 1669.

[3] Leopardi, *Pensieri di varia filosofia e di bella letteratura,* Florence, 1932, VII, p. 168. — Il s'agit de la *Bibliothèque italique* dont parurent 18 livraisons de 1728 à 1734 chez Marc-Michel Bousquet & Cie, libraires-éditeurs : voir E. Ritter, *Genève et l'Italie, discours,* Genève, 1898, p. 8, et T. Sorbelli, dans *Archivio Storico della Svizzera italiana,* XIV, 1939, p. 220 suiv. Un des collaborateurs fut Bourguet, qui demeurait à Neuchâtel; c'est à cause de cela que R. Rey (*Genève et les rives du Léman,* Genève, 1868, p. 307) attribue erronément à Neuchâtel l'initiative. Mais une initiative semblable fut réalisée, au même siècle, à Berne et à Yverdon, par un Italien, F. B. de Felice : c'est l'*Excerptum totius italicæ nec non helveticæ litteraturæ,* publié depuis 1758 ; voir Maccabez, *F. B. De Felice et son Encyclopédie,* Bâle, 1903.

[4] Voir cette brochure reproduite dans l'édition nationale des *Scritti editi e inediti* de G. Mazzini, *Politica,* II (Imola 1909), pp. 91-117; voir aussi, dans la même édition, *Epistolario,* II, pp. 414, 427, 428.

[5] Voir sur cette imprimerie : L. Mogeon, *L'imprimeur-éditeur M. Ducloux,* etc., dans *Revue historique vaudoise,* XXII, 1914, p. 271 suiv. ; sur la cession de l'atelier à Bonamici, p. 359.

[6] Le témoignage de G.-B. Passerini, qui dirigeait alors la «Tipografia della Svizzera italiana», est intéressant : « Noi non dobbiamo mostrarci meno attivi e corraggiosi quantunque si debba riconoscere che a Losanna la stampa è ben più libera che nel Ticino, grazie alla sua posizione lontana dall'Austria e al protestantesimo che vi domina. » Voir R. Manzoni, *Gli esuli italiani nella Svizzera,* Milano, 1922, p. 139.

[7] Voir Alex. M., *Presse vaudoise,* dans *Conteur vaudois* du 7 mars 1868.

[8] Voir sur les informations de la police piémontaise à propos de cette édition, A. Colombo, *Lettere di I. Petitti de Roveto à V. Gioberti,* Rome, 1936, p. 16, n. 15.

[9] La liste des éditions Bonamici a été donnée par Silvestrini, ouvr. cit., pp. 53-117 ; voir aussi l'art. cité du *Boll. stor. della Svizzera ital.*, pp. 62-64.

[10] Les relations entre Gioberti et Bonamici sont aujourd'hui richement documentées grâce à la publication de l'*Epistolario* de Gioberti (éd. nat., aux soins de G. Gentile et G. Balsamo-Crivelli, Florence, pp. 92 et suiv. ; voir spéc. les volumes V et VI) et des *Lettere di P. D. Pinelli a V. Gioberti* (aux soins de V. Cian, Rome, 1935). Des lettres de Bonamici à Gioberti, quelques extraits ont été publiés par Silvestrini dans l'ouvr. cité.

[11] Cette phrase (« colpo di clava ») est dans une lettre de Roberto d'Azeglio au P. Gaetano D'Aragona (31 mars 1846) publiée par F. Gerra dans *Meridiano di Roma,* 14 nov. 1938 ; voir aussi Gioberti, *Epistolario,* VI, p. 205, note.

[12] Voir sur ce journal le témoignage de Vinet, dans De Pressensé, *A. V. d'après sa correspondance inédite,* Paris 1891, pp. 145-46, et la documentation relative à sa publication dans les Archives du Conseil d'Etat du canton de Vaud, Rég. Délibérations, vol. 137 (1845), pp. 289, 294, 306, 307. Plus tard le journal, dont le directeur était M. Muller-Golliez, prit le titre de *La réformation au XIXme siècle* (Rég. cit., vol. 137, p. 449) et continua ses publications chez Ramboz, à Genève. Bonamici fut aussi l'imprimeur de l'*Avenir* et de l'*Indépendant,* organes du parti modéré et du *Nouvelliste vaudois,* organe démocratique. Il prit aussi, mais sans succès, l'initiative de la Gaullieur, l'ancien directeur du *Nouvelliste :* voir *A. Bonard, Druey et Gaullieur à propos du Nouvelliste vaudois,* dans cette Revue, XXVIII, 1920, pp. 262, 289, 353 suiv. Dans la bibliographie de Silvestrini, cette activité de l'imprimeur livournais n'est presque pas mentionnée.

[13] La documentation des démarches pour obtenir le passeport, dans les Arch. du Cons. d'Etat, Reg. nº 139, p. 324.

[14] Voir Silvestrini, ouvr. cit., pp. 24-27, et spécialement le vol. VIme de l'*Epistolario* de Gioberti.

[15] Gioberti, *Epistolario,* VI, p. 166.

[16] Gioberti, *Epistolario,* VI, p. 227 ; Silvestrini, ouvr. cit., p. 30 suiv. : selon ce dernier, Solaro aurait été beau-père du ministre lui-même, comte Crotti (il lit Grotti) ; mais c'est là une donnée erronée.

[17] Voir Gioberti, *Epistolario,* VI, p. 233.

[18] *Ibid.,* p. 227.

[19] *Ibid.,* p. 261.

[20] Ce contrat a été publié par Silvestrini, ouvr. cit., pp. 26-27 ; voir aussi les lettres de Bonamici, *ibidem,* pp. 137-143, de Gioberti, *Epistolario,* VI, pp. 385-7 et *passim,* de Pinelli, *Lettere,* p. 139-145.

[21] Voir le témoignage d'un de ces ouvriers, dans Silvestrini, ouvr. cit., pp. 134-136. En avril 1848 Bonamici était à Milan, parmi ceux qui reçurent Mazzini ; aussi De Boni était là : voir l'*Epistolario* de Mazzini (XX, p. 89, note), dans l'édition nationale déjà citée.

[22] Voir L. Ravenna, *Il giornalismo mazziniano,* note ad appunti, Florence, 1939, XVII, pp. 82-105 : voir aussi le volume XIV, pp. XX-XXIX de la série *Politica* des *Scritti* de Mazzini, et les volumes XX-XXII de son *Epistolario,* où la collaboration entre Mazzini, Saffi, Quadrio, Pisacane, De Boni et Bonamici est largement documentée.

[23] Voir M. Menghini, *La Società editrice l'Unione di Losanna nel 1849,* dans la revue *Accademie e biblioteche,* a. II, 1928, pp. 17-26.

[24] Voir deux lettres de Druey et Delarageaz relatives à cette intervention du gouvernement vaudois, dans Silvestrini, ouvr. cit., pp. 148-150, et dans l'article, également cité, de Hirzel.

[25] Il partit pour Londres en juin 1852 — c'est en cette date qu'il se congédia de son ancien collègue G. Bridel — et sa femme resta à Lausanne dans des conditions très pénibles : «Il me restera encore des dettes, et plus rien au monde pour toute fortune que quatre enfants et un mari de l'autre côté du globe exposant sa vie pour leur rapporter de quoi vivre» — écrivait-elle en janvier 1853 au même Bridel. Le malaise de la pauvre dame fut augmenté du fait que son mari ne lui donna plus, de son vivant, de ses nouvelles : elle n'obtint ni la reconnaissance de son mariage et la nationalité italienne, ni le divorce. Ses fils obtinrent la bourgeoisie suisse ; elle mourut, paraît-il, à Rome dans la misère, après 1909. J'ai publié ailleurs (*S. Bonamici à Losanna secondo nuovi documenti,* dans *Bollettino storico livornese,* III, 1939, p. 301 suiv.) des documents sur ces détails biographiques, qui sont conservés dans un manuscrit de la Bibliothèque cantonale de Lausanne (J. 3201).

[26] C'est à M. G.-A. Bridel que je dois, et je tiens à l'en remercier, la connaissance des lettres citées dans la note précédente, et la consultation du riche dossier Bonamici dans sa collection historique.

[27] Voir le *Nouvelliste vaudois* du 27 février 1851.

[28] Voir le témoignage rendu à son égard par Gioberti à Domenico Promis pour le rassurer sur l'activité de Bonamici, à l'égard de laquelle la cour de Charles Albert avait été alertée. *Epistolario,* VI, pp. 231-32.